

ETC



Sens et vision

Jean-Pierre Raynaud et Sylvie Parent; entretiens

Les Cent jours d'art contemporain de Montréal, du 15 août au 3 novembre 1991

Annie Molin Vasseur

Numéro 17, hiver 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35859ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Molin Vasseur, A. (1992). Sens et vision : Jean-Pierre Raynaud et Sylvie Parent; entretiens / Les Cent jours d'art contemporain de Montréal, du 15 août au 3 novembre 1991. *ETC*, (17), 31–34.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

SENS ET VISION

« Si on perd le sens, on sait ce qu'on perd. »

Jean-Pierre Raynaud

Jean-Pierre Raynaud et Sylvie Parent ; entretiens. Les Cent jours d'art contemporain de Montréal, du 15 août au 3 novembre 1991

L'entrevue qui suit a été effectuée à Montréal, lors de la présence de l'artiste aux Cent Jours.

Exposition-rétrospective, qui nous a donné la chance d'apprécier une œuvre importante que nous ne connaissions que partiellement ici. Conformément à mon habitude, j'ai gardé aux propos de Jean-Pierre Raynaud la spontanéité d'un entretien.

Annie Molin Vasseur : *Jean-Pierre Raynaud, j'aimerais orienter notre discussion par rapport à un point de vue particulier, qui n'engage que moi, et qui porte sur ce qui me semble être une lecture possible de notre société et de notre culture. À la fin des années soixante, la société occidentale a évacué un certain nombre de valeurs qui devenaient restrictives. Depuis, il semble très difficile d'en*

émouvoir de nouvelles, toute forme d'affirmation nous semblant dangereuse et porteuse d'impérialismes de tous bords. En jetant tous les ismes sans y prendre garde, nous avons jeté avec eux les engagements qui les soutenaient. Il y a ce que j'appelle une situation d'absence. Les systèmes de connaissance hérités du développement des modèles scientifiques, concepts, éléments d'analyses, de même qu'objets, toutes choses quantifiables sinon comparables, ont envahi le monde pendant que des violences et des iniquités se multipliaient sur notre écran et rejoignaient notre impuissance à les penser ailleurs que dans une autre échappée du monde : la fiction. L'art, pour sa part, me semble avoir entériné cette absence en s'absentant précisément dans ses plus ultimes retranchements : le minimalisme,



Jean-Pierre Raynaud, Stèle et crâne néolithique, 1985.
Carreaux de faïence, plexiglass, crâne ; 141 cm x 30,5 cm x 30,5 cm.

l'art conceptuel, fictionnel, signalétique... Il y a de la part de certains artistes une attitude de témoignage de cette dérapée du réel ou une attitude critique, et pour d'autres une entrée en orbite intérieure. En somme, il me semble que nous avons tous débranché le monde et que nous nous sommes consciencieusement attachés à le disséquer et à le fragmenter dans toutes les formes d'abstractions possibles, des plus lyriques aux plus objectives. Vous écarter à un certain moment dans votre vie, dans votre art, prendre une certaine distance, c'est exactement, me semble-t-il, ce que la société a fait dans son ensemble. En même temps, peut-on dire que vous avez transcrit dans vos propositions plastiques le portrait d'une société à la fois désincarnée, asepti-

sée, propre (lavable, pour les pires violences psychiques ou physiques), quadrillée, interdite, enfermée, malade, morte... dans une mise en forme très clinique et très typique de l'art actuel ? Votre travail refléterait dans une approche très personnelle ce que j'appelle l'absence. Mais ce qui me semble particulièrement convaincant dans vos œuvres, c'est que, par la confrontation de certains éléments, par leurs mise en scène, vous donnez accès, dans une forme très simple, très explicite, et en même temps complexe et ouverte, à de nombreuses interprétations. Voilà donc ce qui ne manque pas de nous toucher et de me toucher profondément : du sens, du sens et du sens pour ceux qui connaissent mes obsessions ! Au fond, la, les questions que je voudrais vous poser concernent précisément le

Photo Danyse Duroché-Rivest

contenu. J'ai l'impression que les jeunes artistes vont devoir revenir de plus en plus à des propositions de sens, parce que sinon je ne vois pas ce qu'ils feraient après leurs aînés qui ont principalement posé celles de la forme et souvent exprimé des critiques ou évacué des valeurs aliénantes. Qu'en pensez-vous ? Ce pourrait-il qu'à un moment donné les constats, auxquels vous êtes arrivé dans votre travail, débouchent également sur de nouvelles propositions, bien que vous ayez dit en conférence de presse que vous n'en feriez rien ? Tout le monde ayant des points zéros importants dans sa vie, croyez-vous tout de même qu'à un moment donné cela puisse arriver ? Enfin, pensez-vous que nous approchons d'un temps d'affirmations autres que totalitaires ?

Jean-Pierre Raynaud : D'abord j'adhère parfaitement à tout ce que vous dites. Je saisis parfaitement l'enjeu dont vous parlez, ça fait partie de mon parcours. C'est un des problèmes que je me pose. Pourtant, je crois que je ne ferai jamais formellement de propositions et je m'y refuse même. Je pense que ce n'est pas le rôle d'un artiste. C'est le rôle de qui ? Je suis bien incapable de vous le dire. Ce n'est apparemment par le rôle des politiques. Il n'y a personne finalement, je crois, qui soit capable de donner une direction à une société. En même temps, lorsque la société change, c'est parce que des individus ont réagi et ont mûri des réflexions en elles (sans pour cela avoir forcément de propositions). En histoire, cela se vérifie. Quand il y a des mutations, cela vient de courants souterrains, ce sont des pulsions. Ce qui me frappe, dans le passé, disons par exemple au XII^e siècle, c'est de voir que des motivations formelles s'exprimaient de façons proches dans le vitrail ou dans d'autres formes d'expressions, à la fois en Europe et en Orient, sans qu'il y ait eu concertation et à une époque où les voyages étaient rares. Je crois à une grande complexité et en même temps à un réseau de non-dit. Les choses sont dans l'air, ce qui fait qu'à un moment donné, on va plutôt dans une direction que dans une autre. Je ne saurais vous dire si je suis sensible ou non à la société. Ce que je sais, c'est que je suis vivant via une époque. Cette époque, c'est votre époque et c'est pour cela que nous communiquons. Nous nous interrogeons comme d'autres se sont interrogés il y a dix, vingt ou cinquante ans. Ce sont des moments privilégiés où on ne peut faire mieux que de se mettre en intensité.

Quand on souffre ou qu'on a de la difficulté, on cherche l'origine de son mal, on va consulter des praticiens, on recherche des personnes qui peuvent résoudre

son problème ; mais aujourd'hui nous saisissons très bien que personne ne peut nous sortir de l'enfouissement collectif dans lequel nous sommes tous en train de nous retrouver, plus ou moins confortablement. Nous sommes, sans doute, dans une mutation qui prendra le temps qu'elle prendra. On est à la fin d'une sorte de rêve, je ne dirais pas d'illusion, parce que le XX^e siècle a été quand même extrêmement puissant, riche et porteur de réalisations. En même temps, on peut s'interroger sur la notion, non pas d'échec, de ce siècle qui a tellement projeté avec ambition des avenir dans tous les domaines, mais ce qui est un peu consternant sur la notion de matérialisme de cette société (ce qui nous ramène au visuel) qui a évacué complètement l'imaginaire.

Je ne suis absolument pas nihiliste. Il n'y a pas de négation dans mon propos, même mes objets, quand ils sont durs, même mes propositions formelles ne sont pas une négation de notre société. À aucun moment, je n'ai pensé notre société en terme de suicide collectif, car je crois vraiment à la vie. Il y a eu pour moi la nécessité d'une méthode de retrait (me distancer du danger), le danger étant le monde extérieur aliénant. J'ai pensé que pour ma respiration, mon autocritique surtout, il fallait que je sorte un peu de la spirale, ce que j'ai fait dès le début, instinctivement. Dans les années soixante, peut-être du fait d'être un autodidacte, je ne suis pas entré dans les faits de société. En même temps, j'ai toujours basé mon travail sur la réalité. Mes signes y sont puisés et transformés par l'imaginaire. Je m'évertue toujours à ne pas penser en terme d'abstraction. J'ai continuellement les pieds dans le réel, et, au lieu que ce soit une réalité pesante comme on la subit tous, dans le fond c'est là où on s'embourbe... je vais à sa limite. En allant au-devant des choses, on les exorcise. Je crois que j'ai décidé de ne pas entamer mon capital liberté-imaginaire, sans perdre le contact avec la société. Car c'est une chance qui m'a été donnée de devenir un artiste et de pouvoir y négocier une économie autonome ; cela me permet de ne pas être pris dans l'engrenage de cette société. Ce qui est difficile (quand on parle comme ça) c'est de faire passer l'idée qu'en ayant un comportement individuel, on peut ne pas être un égoïste total, choisir la facilité en se mettant sur le côté et en écumant simplement... En art, je ne crois pas au groupe. En art, une seule personne crée. Par ailleurs, la rencontre avec d'autres augmente notre force, nos capacités et nos réflexions. De tout temps, l'artiste est isolé par nature, il faut accepter cela. En ce qui me concerne, je pense qu'il doit y avoir au niveau de

l'éthique une attitude fermée et ouverte. Une attitude fermée pour se centrer sur ce qu'il y a de mieux dans sa création, sur ce qui jaillit de soi et en cela être intransigeant par rapport aux interactions du groupe. Qu'y a-t-il de plus personnel que la création ? Cela peut paraître impudique. Je me souviens, après 68, ce n'était pas facile de dire certaines choses, parce qu'une attitude personnelle n'était pas très bien vue. Pourtant, c'est là où l'artiste communique avec les autres. C'est dans la création où il apporte avec son cœur, (si le mot cœur n'est pas trop galvaudé), des sentiments et peut-être de la force, et peut-être d'autres choses qu'on attend de lui. Je crois qu'il faut que l'artiste assume son individualisme et en fasse une alchimie cohérente. D'un autre côté, s'il ne faut pas être trop enfermé, il ne faut pas être trop impliqué, je crois, dans le social. Je rencontre peu d'artistes qui ont à la fois un comportement social et une attitude de retrait, de préservation de l'essentiel (ce qu'ils n'estiment pas communicable *a priori*).

Ce n'est pas tellement la connaissance en art qui est importante, on le sait, c'est la somme de ce qu'on a acquis, rejeté, transformé et redonné à la société. C'est une vraie communication et non une communication culturelle avec des formules. Je crois qu'on a besoin de s'aimer un peu plus, de se respecter un peu plus. On a besoin d'avoir plus de respect pour les personnes que pour les méthodes de travail. Il nous faut du courage aujourd'hui. Il faut que tout le monde s'y mette, que chacun comprenne qu'il n'est qu'une partie (mais importante) de l'univers, qu'aujourd'hui il ne pourra plus être assisté et qu'il aura un rôle mineur s'il se laisse porter par les événements. Chacun n'est pas obligé d'apporter des réponses et des icônes, mais je crois que chacun peut s'allier à un projet plus vaste comme accepter de croire en quelque finalité, en ayant une analyse critique personnelle et un positionnement dans la société. L'art me paraît à ce sujet un terrain de liberté.

Je souhaiterais que les artistes émettent de nouvelles valeurs, mais pour ma part, je ne me sens pas un messager. Je crois que je ne peux pas en articuler au sens formel du terme, mais par contre, moi comme tout le monde, j'ai été nourri de l'expérience de quelqu'un il y a un certain nombre d'années (je ne pense à personne en particulier) et j'ai un rôle de transmission vis-à-vis de personnes plus jeunes ; c'est une chaîne naturelle. Certaines personnes ont le sentiment de traduire cette chaîne humaine en faisant des enfants. Pour ma part, je vis une aventure très passionnelle avec l'art, ce qui

d'ailleurs n'est pas incompatible.

Il arrivera certainement un moment où certaines personnes vont faire des propositions ; pour le moment, je crois qu'on a besoin d'une sorte d'hygiène. Une nécessité d'évacuer les malentendus, de vérifier ce qu'on aime et ce qu'on n'aime pas. Nous vivons une très grande confusion. On râle sur tout, et en même temps, on patine sur place. si on ne choisit pas, tous, un petit peu et à tous les niveaux, on va devenir une société de râleurs qui perdra chaque jour un peu de sa force. L'art est indépendant de toutes ces questions. Mais si on ne se pose pas ces questions-là aujourd'hui, on perd le sens, et si on perd le sens, on sait ce qu'on perd.

Sylvie Parent, *Visions 91* : des points de vue

VISION, ce mot me renvoie à l'image d'une œuvre produite par une ou un visionnaire. Je ne peux vraiment pas écrire ce mot en minuscule. Peut-être parce que je ne peux m'empêcher de croire que c'est d'un certain type de visions dont nous avons besoin, aujourd'hui. Des visions au sens de pensées nourries par de longues réflexions et vérifiées par les frottements successifs à la vie ? Des œuvres de futuristes ? Des œuvres porteuses de surnaturel ? Inventives ? Créatives ? Intuitives ? Qui n'aient pas peur de faire marche arrière, marche avant, de creuser ou d'élargir ? Peut-être tout simplement des œuvres où « l'on risque sa peau », des pensées et non des idées, des créations et non des techniques artistiques : une façon de voir et non de regarder.

En ce qui concerne *Visions 91*, cette définition idéaliste demande sans doute trop à de jeunes artistes qui, s'ils n'ont pas innové (on ne le leur demandait pas non plus, nous sommes dans le post-postmodernisme, n'est-ce pas !), n'ont pas fait preuve de ce que j'attendais d'une vision. J'entends la voix traînante d'Arletti questionner : « Peut-on avoir en même temps la jeunesse et être sage ? » À quel âge rencontrons-nous la sagesse... et une vision ? Pour ma part, je ne puis encore les définir dans leurs nouvelles acceptions. Mais là n'est pas la question, et force m'est de reconnaître que ces artistes, par ailleurs, manient bien le concept. Enfin, il est un point sur lequel je suis totalement solidaire avec cette exposition : c'est le courage qu'il faut toujours pour montrer le travail de jeunes artistes et donner leurs chances à de jeunes conservateurs. Merci Monsieur Gosselin. Et qui ne risque pas... Je me contenterai donc d'attaquer le titre de l'exposition qui me paraît un peu...

Bref, pas de qualificatifs (ils passent de mode dans un temps où l'on quantifie).

On lira, les entrevues que Daniel Carrière a effectuées auprès de quatre artistes de *Visions 91*. J'ai rencontré pour ma part la conservatrice de cette exposition : Sylvie Parent. Le programme du Centre international d'art contemporain de Montréal la présente comme une jeune conservatrice. C'est vrai, Sylvie Parent a trente ans. Elle a obtenu une maîtrise en histoire de l'art avec Fernande Saint-Martin, et a donc une approche sémiologique. Elle a effectué un stage au Guggenheim museum à New York, en conservation des collections et fait un stage en Belgique où elle s'est intéressée à l'art belge bien sûr, mais surtout aux artistes qui œuvrent dans le domaine de l'installation. Je l'ai questionnée brièvement et je pense qu'on ne peut pas ne pas être touché, relié, aux propositions de cette jeune femme dont on reparlera :

Sylvie Parent : Le titre *Visions 91* a été choisi comme terme assez général pour englober un projet qui regroupe des visions multiples, qui montre des œuvres de 1991, donc récentes, d'où l'idée d'actualité. C'est un panorama. Les visions, ce sont les points de vue sur les choses, la façon dont on les perçoit. *Visions* peut renvoyer aussi au point de vue du visionnaire, donc montrer des propositions pour l'avenir. Mais il ne faut pas se confiner à cette définition qui concerne la vision en tant que projection ou prospection.

Je vois cette exposition comme un appel à s'interroger. Chaque proposition est différente, donc à dix reprises, il faut renouveler sa sensibilité pour se relier. Par exemple, l'installation (Lorna Brown, Panya Clark, Barbara Claus, Lani Maestro, Alain Paiement) fonctionne encore beaucoup par inclusion du corps : on ne peut pas s'échapper. Dans les autres propositions, on est touché différemment, soit par des motifs représentés qui sont très chargés affectivement, par exemple les représentations du corps, les rapports à l'intimité, à l'identité, les rapports humains... Tout cela nous rejoint en général très vite. Bien sûr, ça dépend des sensibilités. Pour moi, toutes les œuvres sont également touchantes. Je n'ai pas fait un choix d'œuvres en essayant de les rassembler sous un même concept, j'ai choisi des artistes à qui j'ai fait confiance.

Je trouve intéressantes les interprétations que les gens donnent de cette exposition. Si la présentation peut vous sembler froide, cela ne veut pas dire que l'exposition montre des formes d'art froid : c'est une stratégie,

je ne crois pas au débordement du pathos. Je suis en partie d'accord avec le fait qu'on puisse voir une forme de témoignage, en ce qui concerne certaines œuvres. Il y a des artistes qui vont employer les mêmes méthodes que la société en travaillant sur la surproduction d'images, mais pour leur adjoindre un contenu subversif, car les images nous éloignent du réel et nous en donnent une fausse idée.

Tous les artistes de l'exposition qui font de la photographie (Kelly Wood, Lucie Lefebvre) utilisent l'image mais y joignent un contenu qui déroge de la pure image photographique et de ce fait remettent en question son statut d'image. D'autres n'utilisent pas la photo et abordent la réalité d'une autre manière. L'art conceptuel de Joseph Branco interroge ce qui se joue dans la référence au réel, en montrant comment il y a une perte et à quoi ça tient. Marie Côté a une autre attitude, elle nous renvoie à l'intérieur de nous-mêmes. Tous les dispositifs guident le spectateur vers ça : le pavé, le rideau qui ne dirige vers rien, le rond de lumière qui l'appelle au plus haut point. Robert Windrum décide d'aller vers les objets comme tels. Tout son discours s'appuie sur l'intime. Le tissu comme une peau. C'est un art de signature.

Mes obsessions ? Tous les artistes que j'ai choisis me rejoignent d'une certaine manière. C'étaient des choix difficiles. Je n'ai pas cherché à exprimer une idée *a priori*, mais j'ai constaté par la suite que par rapport à mes préoccupations plusieurs éléments me définissaient. Ce sont des approches que je trouve importantes en ce moment. Je suis cent pour cent à côté de ces propositions : elles me touchent, m'intéressent et m'interrogent. Si des gens peuvent se relier à ça, je partage avec ces gens, comme le font les artistes, une partie de leurs aspirations. La cohésion de cette exposition peut se lire dans une réaction par rapport à la sursaturation des images médiatisées, par rapport à la perte de prise sur la réalité et à toutes les informations auxquelles on ne croit plus. On chercherait un lien plus direct au réel, à être concerné plus directement, d'où l'importance du corps pour l'implication. L'installation est une pratique très vive qui inclut forcément le corps du spectateur, donc, j'espère que l'exposition a été reçue comme un appel à se relier. Y a-t-il une autre personne qui ait apprécié toutes les œuvres ? Peut-être se relie-t-on à une ou deux œuvres. Moi, je me relie à toutes.